

Après le livre

François Bon, Seuil 2011

Fiche de lecture / février 2012

DESCRIPTION

« François Bon est né en 1953. Impliqué très tôt dans l'exploration des technologies numériques, ce dont témoigne son blog et son site d'auteur, www.tierslivre.net, il a aussi fondé la coopérative d'édition numérique www.publie.net » (quatrième de couverture)

Après des études d'ingénieur et quelques années dans la vie professionnelle qui s'ensuivait, il choisit à partir de 1984 de se consacrer à la littérature. Ses romans revendiquent une vision sociale du monde d'aujourd'hui (*Sortie d'usine*, *Daewoo*), et il est reconnu comme l'un des premiers, dans le monde du livre, à s'être emparé des nouvelles technologies en général et de l'Internet en particulier.

Son site, tierslivre.net, rassemble de très nombreux textes et fragments. Il s'est aussi essayé à la publication web de photos, avec *Tumulte*, et a créé la première coopérative d'édition numérique : publie.net.

Plus largement, François Bon joue à écrire avec le plus possible de contraintes, de supports et de situations différents.

Il est également très investi dans des temps de formation, de rencontres, de colloques ou d'ateliers d'écriture pour un public adolescent et adulte.

Après le livre, sorti en 2011, est son trentième texte publié environ.

« Ce que change Internet, ce n'est pas le rapport au livre, c'est le rapport au monde. Le numérique affecte la façon dont on écrit aussi bien que celle dont on lit, nos bibliothèques comme la trace que nous laissons parmi les autres. Il ne s'agit pas ici de prédire. Prendre le temps, au contraire, de considérer l'histoire récente de notre propre rapport à ces machines, comment nous nous en servons, ce qu'elles ouvrent de possible tentative de parler de ce qui change dans notre rapport à l'écrit, et donc à la lecture. Invitation à ne pas être effrayé par l'incompréhension de ce qui change. »

(extrait de l'introduction)

François Bon réagit de façon multiforme à la non moins multiforme question « le livre est-il menacé par le numérique ? ». L'intérêt de ses textes tient autant dans la multiplicité de ses expériences (lecteur, auteur, éditeur, blogueur, correspondant, animateur, formateur...) que dans la rigueur avec laquelle il s'efforce d'en faire part, de les faire résonner entre elles, et de convoquer toutes ses références littéraires pour chercher du sens, à défaut de trouver un sens.

Les questions s'entrechoquent : ce qu'on lit et comment on le lit, ce qu'on écrit et comment on l'écrit, comment on lisait avant, etc.

Résulte de tout cela un essai, ou un recueil d'essais, composé de trente-neuf parties réparties en six catégories :

Ecrire (7) – traverses (10) – technique (3) – pratique (1) – historique (12) – biographique (4),

Ainsi que d'une « introduction », et d'un « horizon » en guise de conclusion.

Le fil directeur est celui de sa propre pratique : écrivain embarqué dans les tournants technologiques des trente dernières années, il décrit avec précision toute son évolution, y compris matérielle : la nostalgie des disquettes de son Atari 1040 et la physionomie de ses modems successifs, tous soigneusement conservés comme témoins d'une histoire en marche – évolution matérielle intimement liée à l'évolution de sa pratique d'écriture et de ses réflexions à ce sujet.

De nombreuses parties du livre, et pas exclusivement celles de la catégorie biographique, s'attachent à décrire avec précision son environnement de travail : son bureau, la manière dont ses livres y sont rangés et l'éparpillement de la bibliothèque familiale, la première ébauche de bibliothèque numérique dans sa liseuse à la faveur d'un voyage d'un an au Canada, les recompositions de ses sites et blogs et des noms de domaines les désignant...

Nourri de lectures, il entrelace ces observations de sa propre pratique avec les textes qui l'ont construit. De l'histoire littéraire, il convoque les auteurs passés et leurs gestes pour questionner les siens propres. L'image de Flaubert

écrivain debout devant son lutrin côtoie la sienne achetant un support pour disposer son ordinateur portable à hauteur d'homme.

Dans une superposition permanente de l'écrivain et du lecteur, il remet en cause la supposée permanence du livre, prenant pour exemple les nombreuses rééditions des *Fleurs du Mal* pour dire qu'un livre est bien rarement un, unique et invariable, mais plus souvent le résultat d'un choix de présentation, de sélection, qui peut varier avec le temps.

Une incursion archéologique invite à regarder de près les similitudes entre tablettes d'argile mésopotamiennes et tablettes numériques d'aujourd'hui : des couches à effacer et des effleurements du calame ou du doigt qui en modifient la surface, bien plus de proximité que d'éloignement semble-t-il...

Des questionnements plus contemporains dans le domaine juridique en ce qui concerne les frontières mouvantes entre espace privé et espace public, posés non sous l'angle de l'effrayante menace de l'invasion de la vie privée par le Web, mais par celui des choix à opérer dans les supports et les espaces où sont publiés les écrits.

Choix à opérer encore pour tenir une lecture concentrée et silencieuse alors que les tentations de s'écarter du texte sont si nombreuses avec un support numérique (messagerie, applications actives simultanées...) et rappel que tout cela est bien davantage une affaire d'éducation à la lecture qu'une question propre à l'outil lui-même.

Profession de foi enfin d'un auteur soucieux de s'inscrire dans son époque, de saisir les mouvements de son monde et d'y réagir, sous la forme d'un règlement de comptes avec les « écrivains imperturbables » qui se situent bien au-dessus des considérations « techniques » liées au Web. François Bon se veut à la fois perturbé et perturbateur, et ouvre davantage d'horizons que les débats catastrophistes sur la mort du livre de ces derniers temps.

COMMENTAIRE

François Bon parle beaucoup, pense beaucoup, lit beaucoup, écrit beaucoup, et dans tous les sens. Je l'imagine boulimique de faits et de recoupements, plein de curiosité, rigoureux, et tout entier dans son propos.

J'ai lu *Après le livre* par curiosité, pour alimenter mes réflexions pour le Dheps, et aussi pour nourrir une discussion à mener en équipe, avec mes collègues, autour du livre numérique.

J'ai lu avec grand intérêt ce qu'il écrit sur sa propre pratique, l'invitation à se regarder lire et écrire et ses bonds d'une époque à l'autre me réjouissent. Mais lors de la lecture, quelque chose me tenait à distance, me poussait à chercher ce qui dissonait pour mes oreilles.

Une anecdote rapportée par une de mes collègues à propos d'organisation de rencontres m'a mis la puce à l'oreille : invité à une rencontre dans un lieu public quelconque, il est rentré dans une fureur noire en découvrant dans la salle où il devait intervenir un vidéoprojecteur hors d'âge – au point de refuser l'intervention programmée. Je ne sais pas si l'histoire est exacte ou pas, mais elle me paraît vraisemblable. Et m'aide à comprendre ce qui ne colle pas pour moi dans ses livres à la lumière de cette petite question : quelle part de lui peut se sentir attaquée par un vidéoprojecteur, lui faisant préférer l'annulation d'une rencontre au déshonneur de côtoyer un matériel obsolète ?

Après le livre, le sien, j'ai fait un tour sur son blog et dans le catalogue de la coopérative d'édition : tout est labyrinthique et assez ludique, il joue de toutes les possibilités offertes par ce nouveau support. Mais la frange étroite des commentaires de ses publications m'a frappée, et est soulignée par le Tigre de cette semaine : il remercie les lecteurs de son blog d'avoir passé au moins une minute sur sa page – et Laetitia Bianchi, dans *Le Tigre*, rappelle que lectrice, elle aimerait autant qu'on me fiche la paix. Et dénonce cette statistique hors de propos, ce chiffre sans aucun sens : on n'évalue pas des lecteurs au nombre de minutes qu'ils passent sur une page. Sur un site littéraire, cette façon de quémander la connivence du lecteur trahit la perte dans le gadget. On peut tout explorer, on n'est pas obligé de tout investir... mais il faut se dire au nom de quoi.

J'ai l'impression que François Bon défend surtout le progrès technique en tant que tel, et en veut beaucoup à l'humanité qui n'embarque pas derrière lui sur cette vague numérique qui serait l'espoir de l'humanité. D'abord je ne suis pas convaincue que le numérique soit l'espoir de l'humanité et préfère de loin la petite musique d'André Gorz à mon oreille que les grosses caisses de François Bon. Je retrouve chez Gorz ma réticence à me plonger à corps perdu dans des pratiques qui supposent toutes l'unique posture d'être assise devant un écran. Je n'ai pas envie d'être autre chose que basique et instinctive sur cette question, je n'irai ni sur Twitter ni sur Facebook et veut passer mon temps à faire autre chose d'être assise devant un ordinateur (je le suis bien suffisamment, déjà). La même intuition me soufflait

de lire ce qui me plaisait quand on me demandait de lire *ce qu'il fallait lire*, j'ai décidé de la suivre et de voir où cela me menait plutôt que de la combattre.

La lecture parallèle de *La cause des livres* de Mona Ozouf m'a ouvert d'autres pistes : s'ils ont en commun le mot « livre » dans leur titre, François Bon est aussi épais et entier dans ce qu'il dit que Mona Ozouf est malicieuse. Cette petite distance à l'égard de ce qu'elle écrit, cette fine autodérision, cet humour, je n'en trouve pas un indice chez François Bon. Elle est élégante, il est militant. C'est peut-être leurs visions respectives de l'humanité, finalement, qui sont en cause. En tout cas ça éclabousse tout le reste, et l'écriture, et la pensée, et la manière d'être sans doute ?

La suite dans la fiche sur Mona Ozouf !